

Monique Acquaviva. *Les jours perdus*, suivi de *Les Cimaïses du temps*, avec une préface de Jean-Paul Giraux, La Bartavelle éditeur, collection « parler bas », 2001.

Le temps est bien sûr le dénominateur commun de ces deux petits ensembles. D'un côté, le lieu commun qui fait du temps un amas de quotidiens qui se perdent dans le passé, de l'autre, l'effort de l'artiste, ici en l'occurrence le peintre, qui essaie de fixer sur la toile un peu de cet espace qui fulgure, « trait d'union entre instant et attente ». Le quotidien pèse de sa présence à la fois heureuse et marqué de la griffe du temps qui blesse, comme « le bol oublié sur la table » qui « avec ses petites veines [...] laisse[nt] voir çà et là/ Quelques éclats des jours perdus ». L'objet quotidien est comme humanisé, il devient un enfant, reflet du souvenir.

Des symboles de l'éternité viennent narguer ce temps qui passe, « Depuis toujours ». Le texte alors se resserre comme pour mieux se concentrer sur cette miette d'éternité offerte, mais si peu crédible. Comme le chant des amants « D'abord frémissant, puis articulé,/ Il se cristallisa/ Dans le temps absolu ». « La pensée/ Enfermée dans les pages/ D'un livre de poèmes// Nous survivra ». La poésie sauve l'homme de l'échéance.

Entre les deux, le quotidien ménage ses pauses pour que le temps soit vécu d'une autre façon, comme une halte dans son long et lent défilé : « Les secondes s'étirent ». « Il s'arrête un instant », pour cet homme « Rue du Petit Pont », qui aperçoit une femme dans une boutique.

Ces poèmes ne sont pas sans évoquer quelque fois le nom de Follain. Ils sont discrets, ne semblent pas dire de choses très philosophiques, mais ils sont là et disent à qui veut les entendre une douce musique, des paroles dont on retient un instant, un geste, une parole.

Mais au contraire de Follain, l'image de l'enfant pote en elle de l'ombre avec sa lumière, ce qui explique ce rapport au temps difficile. La petite fille rejette les poupées, une féminité trop codifiée, éprouve de l'indifférence à propos d'un « cahier imaginaire ». Et même si l'enfant sera peut-être poète, il demeure inconsolable. Surtout, il n'a plus de mémoire.

À côté de ces réflexions personnelles *Les Cimaïses du temps*, donnent à lire une vision décalée du temps. Celle par exemple des sans abris dans le métro sous une affiche de voyage « Leurs visages/ Portent les traces douloureuses/ D'un long voyage nocturne ». Décalé, également l'exotisme à bon marché d'un cocktail « blue lagon », « Le voyage est dans les verres ». L'espace se confond avec le temps.

C'est bien une femme qui parle, qui cherche l'endroit « Où les hommes sont beaux », ce qui désespère le présent et l'espace, mais résonne comme

une nostalgie. Parfois un « Mirage » offre le don d'un « petit matin [qui] a pris sa revanche », « Le navire est resté amarré » ; « J'ai jeté le brouillon de mes souvenirs [...] tu n'avais pas changé ».

« Nous n'avons plus le courage de faire un vœu » au passage de l'étoile filante, sans doute parce que le passé y a répondu trop sèchement.

Bernard Fournier

Paris